

Céline Laurens

Sous un ciel de faïence

Récit des habitants
du monde d'en bas

Albin Michel

*Pour Yves,
qui passe outre
les stigmates du quotidien.*

« Désirer l'humilité, supporter l'injure, non la venger ; assumer l'abjection : vouloir, de toute son âme, être de ceux que le monde regarde avec mépris. Non pas vaincre, non pas conquérir autrui, mais s'ouvrir ; être ouvert, tel est l'amour... »

Paul Gadenne, *Les Hauts-Quartiers*

« Essayez de dire, comme si vous étiez le premier homme, ce que vous voyez, ce que vous vivez, aimez, perdez.

Fuyez donc les motifs communs pour ceux que vous offre votre propre quotidien. »

Rilke, *Lettres à un jeune poète*

« Un mari ne doit jamais s'endormir le premier, ni se réveiller le dernier. »

Balzac, *Physiologie du mariage*

Madeleine

Si je vous dis que j'ai rencontré Madeleine à la station Madeleine, cela paraît un peu gros. Il n'en reste pas moins que c'est la stricte vérité. La première fois que j'ai été confronté à elle, et comprenez bien que j'use de ce mot à dessein, je n'étais pas encore le fier conducteur de métro que je devins, mais plutôt un être bleui, la goutte au nez et les doigts gourds, assis dans la cahute où l'on prodigue leurs titres de transport aux voyageurs. C'était l'hiver. Dans le pas chassé des courants d'air, je renseignais les touristes sur l'arrêt le plus proche des Tuileries, du Grand Palais ou du musée de la Chasse. J'aiguillais les rêveurs en annotant leur itinéraire sur le corps arachnéen des plans de lignes, je tirais d'austères factures pour des remboursements mensuels et, s'il n'y avait pas eu d'« incident voyageur » ou de « colis suspect », je bidouillais des justificatifs de retard pour dépanner les lycéens hypersomniaques n'ayant pas entendu leur réveil.

Ce matin-là, je tentais d'expliquer à un couple

d'Allemands dans un anglais plus que naïf – même leurs enfants le maîtrisaient mieux que moi – la signification exacte de « demi-tarif ». Quand imitant, fier de mes racines, le geste de la guillotine de l'aile de ma main droite, je vis se profiler dans la queue celle qui, pour le meilleur et pour le pire, allait devenir ma moitié. Sur le moment, force est de reconnaître que le bûcher et l'empalement m'eussent paru bien plus agréables que l'idée d'un jour fréquemment côtoyer la mégère qui s'offrait à ma vue. Madeleine, fichée face à moi, m'avait toisé comme un grand chef indien. Ugh. « Un passe mensuel classique ? – Non, vermeil », m'avait-elle répondu sans même daigner me regarder dans les yeux et en arborant un air dégoûté à l'idée de devoir toucher la machine à carte bleue que je lui tendais. Elle maugréait, tandis que les gants assurant sa protection contre les miasmes l'empêchaient de se saisir de la carte en question et, la queue s'allongeant et sa lutte bouffonne s'éternisant, j'avais fini par lui signifier qu'elle n'avait qu'à les ôter pour faire gagner du temps à tout le monde. Que n'avais-je pas fait ! Pandard, tu méritais ta corde. J'étais tombé dans le piège qu'elle souhaitait me tendre et qui lui permettait d'enfin se lancer dans un des rôles qu'elle aimait tout particulièrement interpréter : celui de l'usagère maltraitée. Elle se marrait un peu dans le fond de ses yeux, ce que j'étais le seul à pouvoir constater, à me faire passer pour un malotru et cela aurait pu

créer une solidarité avec les gens de la file derrière elle – toujours prêts à s’insurger contre ceux qui portant un uniforme ont troqué leur statut de pair pour celui d’outil. Oui, elle aurait pu être soutenue, mais Madeleine était Madeleine. Alors, après avoir décrété qu’elle prendrait tout le temps du monde pour se saisir de sa carte bleue, après m’avoir vilipendé, traité de mal embouché, de sexiste et même de *patron*, après avoir lamentablement essayé de faire perler quelques larmes de crocodile à ses cils, son naturel était revenu au galop et elle avait conclu sa tirade par un « Je refuse de toucher cette machine à carte bleue qui véhicule peut-être le sida ou le bacille de la peste ». Tadaââm : il avait suffi d’un quart de seconde pour que de victime Madeleine devienne aux yeux de tous une pimbêche individualiste se trouvant dans le métro car son taxi avait dû crever.

Des murmures indignés se faisaient entendre, feutrés puis de plus en plus audibles. Enfin, une justicière du petit matin s’était approchée d’elle pour lui demander de laisser les honnêtes gens « qui n’ont pas que ça à faire quand même ! » se rendre à leur travail. Madeleine, outrée qu’on ose lui parler sur ce ton et certainement plus encore qu’une femme aussi banale pense avoir le droit de s’adresser à elle, avait alors poétiquement rétorqué : « Si quelqu’un ici mérite d’aller travailler à pied c’est bien vous avec votre gros fion ! » Puis, laissant la pauvre dame pantoise, rouge

d'agacement elle m'avait jeté le regard du valeureux qui sait qu'il a perdu la manche mais qui tente le tout pour le tout et elle s'était dirigée vers l'un des tourniquets d'entrée du métro qu'elle avait roidement enjambé. Après m'avoir adressé un sourire mi-haine mi-contentement, elle avait conclu cette première rencontre par un bras d'honneur passionné avant de courir sur les escalators rejoindre le métro à quai.

J'étais conquis.

Les jours d'après, toujours à la même heure et moi dans ma guérite, Madeleine a continué d'escalader, de manière à ce que je la voie et en tentant de rester digne malgré son manque de souplesse, les tourniquets de l'entrée du métro Madeleine. C'est ainsi qu'au gré de multiples circonstances, nous nous sommes apprivoisés. Une fois, son sac s'étant bloqué dans les portes suivant le tourniquet, blanche de honte elle m'avait laissé l'aider à fuir la prison métallique. Une autre fois, lors d'une altercation avec une dame qu'elle avait quasiment estropiée avec son parapluie qu'elle balançait d'avant en arrière comme un piolet, j'avais pris sa défense. Les matinées s'écoulaient, égayées par ses frasques et la longueur de ses robes qui raccourcissaient avec les beaux jours, et c'est alors que – transi d'amour en la voyant un matin arriver dans un ensemble vert tendre faisant malencontreusement ressortir la rougeur des ailes de son nez soumis aux allergies printanières – j'étais sorti de ma cahute

pour saisir son bras lancé dans l'escalade quotidienne. « Mademoiselle, lui avais-je dit en plongeant mes yeux au plus profond des siens, cette fois-ci c'est le poste ou un déjeuner en ma compagnie. » Ses joues s'étaient empourprées, créant une harmonie d'ensemble avec les narines. « Tu en as mis du temps », m'avait-elle répondu en me griffonnant son numéro sur une page déchirée du livre qui l'accompagnait, *Histoire de la lèpre*. Sur le bout de papier en question, une phrase avait été emportée : « Le mucus nasal des lépromateux peut contenir des millions de bacilles de Hansen. »

Notre premier rendez-vous avait eu lieu dans un café brasserie de la rive gauche dénommé le Charivari. C'était le nom d'un journal célèbre à une certaine époque pour ses caricatures et j'avais eu tout loisir d'en discuter avec les tenanciers Magali et Mathieu car plus d'une heure après celle initialement fixée, Madeleine n'était toujours pas arrivée. Un pressentiment me forçait à ne pas quitter la banquette que j'occupais sous le regard plein de pitié du personnel certain que je venais d'essayer un lapin mais que je ne voulais pas perdre la face et je m'appliquais à paraître perdu loin dans de profondes pensées. Mes mains moites tremblaient après mon quatrième café quand, sortant fumer et expliquant que j'allais bientôt commander avec un ton enjoué (Magali et Mathieu évitant soigneusement mon regard de couillon de la lune résolument optimiste), je

l'ai vue arriver. C'était une scène de cinéma, la tête en l'air, à fixer les façades des immeubles alentour, une voiture a pilé devant elle qui, nullement désarçonnée, a fichu un coup de pied dans le pare-chocs en continuant d'avancer. Le bruit du klaxon a retenti ainsi qu'un juron commençant par un « sal » et se terminant par un « ope » mais que je n'oserais retranscrire et Madeleine, arrivée devant l'obstacle d'une forme rouge qui était celle de l'auvent du café, a recouvert l'air de celui qui soudainement regarde et ne voit plus. « Je suis un peu en retard, non ? m'a-t-elle demandé. Je n'ai pas conscience du temps, il s'étire quand je me promène. Ce quartier est très sympathique, c'est celui de mon enfance ! » Il n'y avait aucune pose de sa part. J'ai eu beau dans ma vie lui fixer des rendez-vous ou lui offrir des montres, lorsqu'elle s'attaquait à des itinéraires inconnus, Madeleine ne pouvait faire autrement que de se perdre. Comme lorsqu'elle feuilletait son dictionnaire de médecine, une maladie menant à une autre, au cours de sa marche les idées s'enchaînaient et elle vagabondait perdue au milieu d'une géographie citadine hétérogène à sa propre logique. Pire s'il s'agissait de retrouver son chemin, elle finissait par se renseigner auprès de la personne la plus louche du quartier, personne qui, devant cette hurluberlue lui demandant courtoisement « une cigarette-l'heure-et-ma-direction-mon-ami », finissait angoissée par prendre la poudre d'escampette.

« Alors, c'est ici ton antre ? m'a-t-elle demandé en ouvrant de grands yeux. C'est sympathique, j'aime bien. Accorde-moi juste une seconde, je reviens », et je l'ai vue se diriger vers un unijambiste qui faisait la manche au croisement de la rue. Elle a fouillé son sac et en a sorti un billet qu'elle a déposé dans le gobelet du type. Puis elle l'a regardé avec commisération et lui a tapoté l'épaule en disant suffisamment fort pour que je puisse l'entendre : « C'est pour vous mon brave. J'ai eu une entorse dans le temps alors sachez que je compatis ! », sous les yeux interloqués du type à moignon qui, s'il n'avait pas risqué un déséquilibre fatal, lui aurait visiblement fichu un énorme coup de pied au derrière.

Fière de sa bonne œuvre, Madeleine rayonnait et je l'ai guidée jusqu'à ma table avec un faciès victorieux et le sourire du *je vous l'avais bien dit*.

« On commence avec un verre de vin blanc j'espère. Tu as du temps devant toi ? – Tout le temps du monde », ai-je menti, car j'étais censé travailler ce samedi pour dépanner Henri qui devait retrouver Marta au parc. « Tant mieux ! » et elle a levé la main en demandant deux verres de vin blanc le plus sec possible et « bien remplis ». Nous y étions... Tout le début du repas j'ai dû faire des signes d'excuse et des mines signifiant « faites pas attention, c'est une originale » aux serveurs qu'elle traitait comme des domestiques de longue date. Sa vessie avoisinant la

taille d'une noisette, dès la fin de son premier verre, mise en confiance elle a tenté d'arborer un air de Diane chasserresse allant « se repoudrer le nez » mais a confondu la porte des WC avec celle d'un placard à balais dont le contenu s'est renversé avec fracas sur le sol, tirant un pépé lisant son journal d'un demi-sommeil.

Puis nous sommes allés plus au cœur des choses. « C'est ton métier guichetier ? C'est charmant ! – Pas vraiment, c'est en attendant de pouvoir devenir conducteur. Mais je m'entraîne déjà en cabine. » Madeleine s'est mise à me bombarder de questions toutes plus imaginatives les unes que les autres : « Tes sinus ont changé avec l'odeur des pneus sur les rails, est-ce que tu as tendance à avoir la nuque qui raccourcit à force de passer sous les tunnels, tu demandes l'avis aux passagers si tu écoutes la radio, tu es devenu nyctalope à force d'errer dans l'obscurité des tunnels ? Il y a vraiment le bacille de la peste qu'on aurait trouvé dans le métro ? » Puis on a joué au jeu des plus mauvaises actions que l'on avait commises durant notre vie. J'ai essayé de raconter quelque chose qui me desservait mais pas complètement non plus :

« Eh bien un jour, j'ai donné rendez-vous à une jeune fille au cinéma et finalement je m'y suis pointé avec sa meilleure amie à la séance d'avant. Quand j'en suis sorti elle était à m'attendre. Dépitée et jalouse. – Mais t'es un sadique de bas étage, elle est minable

ton anecdote, m'a-t-elle répondu. – Ah oui ? Toi ? – Eh bien, j'ai eu une relation épistolaire avec une femme d'une quarantaine d'années. C'était il y a cinq ans. » Je ne voyais pas ce qu'avait de « méchant » cette fameuse relation, mais je me suis inquiété du fait que j'avais peut-être tout faux et que Madeleine aimait les femmes, ce qui ne m'aurait pas choqué mais qui m'aurait déplu. Paierai-je dès lors l'addition au complet ? me suis-je minablement demandé, me maudissant pour ma bassesse, tandis qu'elle reprenait : « C'était une femme qui avait passé une petite annonce dans le courrier du cœur pour rencontrer un homme *fidèle* et *sympathique*. Elle cherchait *le père de ses enfants* et, visiblement, le tic-tac de son horloge biologique pressait suffisamment pour que ce soient les seules qualités requises. Non mais franchement ! Un multirécidiviste peut être sympathique et un eunuque fidèle. Le type aurait pu être immonde, rachitique, bigleux. Enfin... J'ai donc décidé de répondre à son courrier en dissimulant mon identité. En transe, la femme essayait à tout prix de hâter le premier rendez-vous avec ce qu'elle s'imaginait être le futur *père de ses enfants*, et moi, je m'amusais à faire durer le suspense. Au bout de deux mois, lassée par la platitude de ses déclarations, j'ai répondu positivement au rendez-vous que cette greluche m'avait fixé dans un restaurant. Après m'être présentée et lui avoir rendu ses lettres, je lui ai expliqué qu'en plus d'être certainement dyslexique elle n'avait

absolument aucune ambition et qu'à cause de femmes comme elle, passant tout aux hommes tellement elles sont désespérées à l'idée de se retrouver seules, nous autres nous retrouvions dans une société dirigée par des types se prenant pour les génies qu'ils étaient loin d'être, des gus attendant qu'on leur serve des repas les doigts de pied en éventail, déblatérant sur leurs journées inintéressantes comme s'ils étaient des mâles alpha. Rien que cette lumière tamisée du restaurant où elle m'avait donné rendez-vous, et censée atténuer les signes d'un âge qu'elle n'assumait pas, illustre le patriarcat auquel elle se soumettait volontairement. Nul doute que si on lui avait dit qu'elle faisait encore jeune, cette cruche aurait remercié son interlocuteur. – Tu as été dure tout de même. Elle n'a pas été... dévastée ? – Non. Figure-toi que le type de la table d'à côté a fait fronde contre moi avec elle, disant qu'il y en a marre des femmes qui en attendent trop des hommes. Ils sont certainement mariés avec des gosses à l'heure qu'il est. Ils s'entredévoraient des yeux quand j'ai fui devant la hideur de ce que Cupidon peut fomenter. » Et Madeleine a philosophiquement levé ses paumes vers le ciel, comme si elle avait injustement été mise au supplice pour avoir tenté de dire la vérité.

Notre conversation s'est poursuivie avec allure, riche, agréable. Le verre est devenu pichet et le pichet est devenu bouteille quand Madeleine s'est subitement mise à rire aux larmes : « Regarde, c'est une véritable

plancha derrière toi ! » Au travers des portes transparentes donnant sur les fourneaux de la cuisine, les deux cuistots étouffant dans les rissolements en tous genres des cuissons sautaient en cadence, rougeauds devant un fond de hotte métallique. « On dirait deux lardons dans une poêle », et ivres nous avons commencé à rire, de plus en plus fort, incapables de détacher nos yeux de cette scène d'une techno endiablée de deux lardons enlacés de tabliers blancs et gras-seux. Les tables d'à côté semblaient agacées, mais le fou rire s'est peu à peu étendu, comme cela arrive, et la salle entière hoquetait désormais sans vraiment comprendre pourquoi. Nous nous regardions tous, heureux, heureux d'être là à manger, heureux d'être ivres, jeunes, pleins des forces du vin que nous buvions et comme capables de tout. Ces gens semblaient entériner notre union, c'était beau ce qui se déroulait, nous étions miscibles en cet instant à la société et, comme pris dans un manège bénéfique, Magali et Mathieu ne savaient plus où donner de la tête tant les gens commandaient de desserts et de digestifs. La société atablée donnait le *la* aux affiches de Mucha et de Toulouse-Lautrec encadrées au mur, semblant participer à ces scènes de café représentées et venant d'un temps ancien. Paris était de nouveau vivant au cœur de l'un de ses quartiers, il se passait quelque chose, au cœur du Charivari le pouls du « tout peut arriver » battait et les gens se prenaient à ne pas s'en

tenir à la seule « formule » en y ajoutant des extras. Détournés de leurs téléphones, ils s'intéressaient à ce qui se passait autour d'eux et, même, à *ceux* en face d'eux. Un chat a commencé à slalomer entre les tables, c'était celui de l'affiche du *Chat noir*, il se faisait les griffes sur les bas des femmes qu'il croisait et sur les pardessus traînant à terre suspendus au dos des chaises. Une femme s'est levée de sa banquette et sa jupe short blanche bouffante faisait comme le jupon de la Goulue entamant son french cancan. À défaut d'absinthe, sous un cadre une femme bleue au regard mélancolique et taciturne et au chignon sombre haut porté sirotait une liqueur de menthe à la glace pilée. Sous une caricature de Daumier représentant Louis-Philippe, deux bonshommes aux visages empâtés par des doubles mentons fastueux dégustaient des poires au chocolat et un homme fessu-ventru, sortant d'un autre cadre, ressemblant à un morse à froc beige, est rentré en collision avec un enfant qui a rebondi sur son ventre tendu et qui, comme un boomerang, a été par ce biais renvoyé sur son siège. Ma montre me faisait les gros yeux et je savais en la voyant faire frémir la moustache de ses aiguilles que mon métro m'attendait et qu'Henri devait fulminer.

C'est alors que, ne venant pas au métro, le métro est venu à moi. Notre table s'est mise à trembler, à trembler, les lustres sursautaient et les souris qui couraient dans les faux plafonds ont commencé à

tomber de toute part à l'intérieur des luminaires accrochés au plafond. J'entendais le bruit du klaxon, les haut-parleurs et l'annonce : « Un conducteur est demandé... Je répète, un conducteur est demandé à la station... Mesdames, messieurs, je vous informe que le conducteur de votre métro se goberge présentement rive gauche et se fiche de vos impératifs. Veuillez nous excuser pour la gêne occasionnée. » Notre nappe glissait à terre avec les secousses et, en tous sens, la vaisselle se brisait au sol, alors sous les applaudissements des clients, Madeleine a lancé sa jarrettière derrière elle et, tandis que les jeunes femmes devenues bacchantes se ruiaient dessus pêle-mêle, s'arrachant des bouts de tissu et des touffes de cheveux en un effeuillage compétitif, on s'est mis à courir à toute vitesse dans les rues de Vavin. Sous nos pieds le métro faisait gondoler le bitume, il nous suivait en envoyant valser de son échine métallique les pavés des petites rues qu'on prenait pour le semer en nous faisant des crocs-en-jambe. Le soleil de l'avenue nous aveuglait et nous avons slalomé jusqu'au Luxembourg. Ne pouvant plus rien faire, ses secousses étouffées par l'herbe, on le voyait s'énerver sous les pistes de pétanque, faisant valdinguer le cochonnet et les boules des joueurs que cela rendait hystériques. Pieds nus, nous avons ressenti la délicieuse sensation de l'herbe grasse et fraîche. Les gens déjeunaient sur les pelouses et de grandes nappes blanches ou à carreaux créaient un concile gracie

comme des voiles de bateaux à quai. Nous marchions main dans la main avec Madeleine, gazouillant et riant. On s'est arrêtés sous un petit kiosque en pierre pour mieux s'imprégner des odeurs : celle des sportifs qui couraient, celle des cafés que les promeneurs transportaient, celle de l'eau du bassin pas loin, des canards et de la mie de pain, celle ténue des feuillages, du savon et de la lessive, qui ressortait discrète et délicieuse, sous les caresses des rayons du soleil. « Que fait-on ? » m'a demandé Madeleine. Et je l'ai invitée à danser un rock. Elle était mal à l'aise dans son corps, raide, et n'arrivait pas à suivre le rythme. C'était très représentatif de ce qu'elle était, Madeleine avait une orbite différente ; alors en comète compatissante, j'ai inversé le problème et je me suis adapté à sa tonalité. Notre rock est devenu une sorte de slow acrobatique, ou saccadé, selon le spectateur. Et je sentais, contre moi, les os de ses hanches qui ressortaient au niveau du bassin, l'odeur légère de sa transpiration se mêlant à son parfum et quelques-unes de ses mèches qui me fouettaient doucement le visage. Je sentais sa petite poitrine bouger d'avant en arrière, je sentais sous mes mains la cambrure de ses reins, je sentais ses pieds écraser mes orteils suppliant que cela s'arrête. Et on s'est embrassés, bien naturellement comme cela devait se faire. Nos dents se sont un peu entrechoquées et une coupure à sa lèvre, très légère, a donné au premier de nos baisers un petit goût de sang, ajoutant à nos

effluves de chaleur et à notre essoufflement quelque chose d'éternel, comme un pacte. On ne faisait pas attention aux passants, noués que nous étions par nos membres. Au bout d'un moment j'ai entendu un couple de vieillards dire : « Tu te rappelles ? », tandis que continuant de marcher la vieille dame posait sa tête contre l'épaule de son mari qui clopinait appuyé sur sa canne. Tu te rappelles ? Il faisait chaud, le lierre se multipliait sur les colonnades du kiosque de pierre, nous faisant un cadre comme celui des couples de plastique qui ornent le haut des pièces montées. Quelque temps plus tard, nous étions, exténués, avachis dans les sièges en forme d'avions d'un manège, côte à côte. Madeleine s'amusait à faire bisquer les mômes en mettant des coups dans la peluche attrape-crétin qui tournoyait au-dessus de nous et qu'ils essayaient de saisir. Quand la tête du gosse ne lui revenait pas elle ne lui laissait aucune chance, « Ce n'est pas pour cette fois, tu vas devoir persévérer dans l'existence ». Le conducteur du manège a fini par être sorti de ses pensées par une fronde de nains criant à l'injustice et il nous a chassés malgré nos billets. « Viens, j'ai encore soif », m'a dit Madeleine, et elle m'a, pieds nus toujours, entraîné jusqu'à un troquet voisin.

À cinq heures à peine passées, nous étions cuits et nous dormions pour la première fois ensemble sur le matelas de mon studio. C'est là que j'ai découvert que le corps humain recélait mille endroits à mille

noms. J'ai appris que celui du petit doigt de pied se nomme Gricha-le-Sournois et que, si l'on était forcé de devenir cannibale, l'un des endroits les plus goûtus du corps humain est le lobe d'oreille, particulièrement celui sur lequel on se repose du sommeil du juste. J'ai aussi appris qu'il existe des collectionneurs de nombres. L'amour avec Madeleine était global et faisait se réconcilier les ennemis que tant de philosophes ont dissociés, le corps et l'esprit. La science et la peinture. C'est ce qui arrive quand on fait l'amour à quelqu'un que l'on aime, même si cette fois-ci c'était encore trop plein du désir de ce que l'on ne connaît pas chez l'autre pour être le véritable amour. Avant de sombrer, Madeleine, pour la première fois, m'a fait jurer de veiller son sommeil. « Tu ne me laisseras pas survivre si je fais un AVC en dormant, tu me le promets ? Croix de bois ? – Je te le jure Madeleine, ai-je promis. Je veille sur ton sommeil », et elle a sombré, rassurée. Je l'ai regardée dormir. Une ombre s'est posée sur le rebord de ma fenêtre. C'était une ombre noire qui, incrédule, regardait dormir cet être étrange mais qui ne pouvait pénétrer la chambre car son heure n'était pas venue. Une palmeraie d'ombres mirifiques s'agitait sur les murs blancs et caressait le crucifix au mur. C'était ce que l'on nomme le bonheur. Bonheur qui contrasta d'autant plus avec l'accueil qu'Henri me réserva le lendemain au boulot et la gueule de bois dès potron-minet qui m'ouvrit les bras.